

author reaches, the ecstatic possibility beyond the possible<sup>8</sup> filiated by the author's voice, in imagination, in fantasy, so that a voice may be echoed in time, eternally reborn.

Northwestern University

#### Works Cited

- "Apollodorus." *Harper's Dictionary of Classical Literature and Antiquities* 100.  
 Barthes, Roland. "The Death of the Author." *Image, Music, Text*. Trans. and ed. Stephen Heath. New York: Hill and Wang, 1977. 142-48.  
*Harper's Dictionary of Classical Literature and Antiquities*. Ed. Harry T. Peck. New York: Harper, 1896, 1898.  
 Heidegger, Martin. "Language." *Poetry, Language, Thought*. Trans. and Ed. Albert Hofstadter. New York: Harper & Row, 1975a. 187-210.  
 Heidegger, Martin. "The Origin of the Work of Art." *Poetry, Language, Thought*. 1975b. 15-87.  
 Hesiod. *Theogony*. In *The Poems of Hesiod*. Trans. R.M. Frazer. Norman: Oklahoma UP, 1986.  
 "Horatius (Quintus Horatius Flaccus)." *Harper's Dictionary of Classical Literature and Antiquities* 843-47.  
 Humphries, Rolf. *Metamorphoses*. By Ovid. Bloomington: Indiana UP, 1955.  
 "Hyginus (Gaius Iulius)." *Harper's Dictionary of Classical Literature and Antiquities* 834.  
 Levinas, Emmanuel. *Le Temps et l'autre*. Paris: PU de France, 1979.  
 "Marsyas." *Dictionary of Greek and Roman Biography and Mythology*. Vol. 2. Ed. William Smith. Boston: Little and Brown, 1849. 962-63.  
 Melville, A.D., trans. *Metamorphoses*. By Ovid. Oxford: Oxford UP, 1986.  
 Nietzsche, Friedrich. *The Birth of Tragedy*. In *The Birth of Tragedy and The Case of Wagner*. Trans. Walter Kaufman. New York: Vintage, 1967. 15-144.  
 "Palaephātus." *Harper's Dictionary of Classical Literature and Antiquities* 1157-58.  
 Plato. *Timaeus*. Trans. R.G. Bury. Cambridge: Harvard UP, 1989.  
 Pontanus, Jacobus. ed. *Metamorphoseon*. By Ovid. New York: Garland, 1976.  
 Proosdij, B.A. van, ed. *Metamorphoseon*. By Ovid. Leiden: Brill, 1975.  
 Sallis, John. *Echoes: After Heidegger*. Bloomington: Indiana UP, 1990.  
 Watts, A.E., trans. *The Metamorphoses of Ovid*. Los Angeles: Los Angeles UP, 1954.

8 In *Le Temps et l'autre*, Emmanuel Levinas suggests that a "possibilité au delà du possible" (15) is inherent in three figures of *Dasein's* sociality, namely, eroticism, responsibility, and paternity. In the framework of the present discourse, Levinas's figure of paternity may be metaphorically equated with the filiation of the other's voice.

## L'Esthétique et le pouvoir. Le discours chaotique de l'Allemagne unifiée

### 1. INTRODUCTION

Il n'y a pas long temps que Peter Schneider a écrit dans le *Spiegel*: "En fait, on pouvait s'attendre à ce que la coupure historique de 1989 soit suivie d'une commotion intellectuelle" (165). Certes, il a au moins raison en ce qui concerne les attentes qu'on était en droit de se faire au lendemain d'un événement historique aussi important. Mais il est discutable que l'on ait vraiment connu une coupure historique plutôt qu'une simple continuation de l'Histoire, sans véritable coupure. Et l'on pourrait aussi répondre à Schneider et à ses sous-entendus que, contrairement à ce qu'il prétend, la commotion intellectuelle à laquelle on pouvait s'attendre a bel et bien été ressentie. Depuis le virement, la *Wende*, la vie intellectuelle est en effet marquée par une série de débats plus ou moins orageux, qui étaient non seulement faits pour être médiatisés, mais étaient de plus en plus créés par les médias. Après tout, l'unification s'est dessinée sous les auspices du sérieux *Trennungskrach*, la "chicane de ménage" (Baier 1990) que fut le débat sur la littérature. Suite à cela, une multitude de débats envahirent les pages culturelles des journaux, un n'attendant pas l'autre: le *Literaturdebatte* (cf. Anz et Deiritz), le débat sur les écrivains et la *Stasi*, le débat des générations des 1968 et 1989 (cf. Greiner 1994b, Grünbein, Engler), les séries "What's left," "What's right," "Umdenken," "Revision," "Was heißt heute liberal,"<sup>1</sup> le débat autour de Peter Handke, le débat autour du dernier livre de Günter Grass, *Ein weites Feld*, et récemment le débat autour du livre de Daniel J. Goldhagen, *Hitler's Willing Executioners*. On aimait tant à débattre, qu'un Ulrich Greiner s'empressait de qualifier de débat chaque nouvelle controverse, par exemple lorsque la *Nationalgalerie* de Berlin voulut exposer des oeuvres d'art de la RDA (Greiner 1994a).

1 1. Publié en 1992 dans le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*; 2. publié en 1994 dans le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. Le résumé de cette série est que le paysage politique est de plus en plus embrouillé (*Frankfurter Allgemeine Zeitung*, April 18, 1994); 3. *Die Zeit*, paru dans la série *Zeit-Punkte*, 3/94; 4. Série *Zeit-Punkte*, 1/95.

Le questionnement "Que signifient aujourd'hui les concepts de 'gauche,' 'droite' et 'libéral'?" Ont-ils toujours une dénotation politique?" n'est pas seulement l'effet de la fin de l'utopie socialiste, qui laissa derrière elle une lignée de gauchisants sans patrie. Pas plus qu'il n'est l'oeuvre d'une nouvelle droite intellectuelle qui s'accaparait toujours plus des pages culturelles des journaux et qui cherchait à rendre ses titres de noblesse aux valeurs de droite telles que l'homogénéité de la nation allemande et la négation des responsabilités historiques, alors même que la violence contre les étrangers éclatait à l'horizon. À bien y regarder, ce questionnement est attribuable aux prises de positions d'intellectuels anciennement "libéraux" ou "de gauche," qui, en deux mots, joignirent les rangs de la droite de par les formes et l'objet de leurs discours. L'article bien connu de Botho Strauß, "Anschwellender Bocksgesang," en est sans aucun doute le cas le plus spectaculaire: il parvint une fois pour toutes à mettre en doute l'existence de la droite et de la gauche. Depuis, l'expression de "neue Unübersichtlichkeit" a été surutilisée.

La majorité de la nation allemande, sa *Mündigkeit*, tant sur les plans politique que culturel et littéraire, a été désirée avant que ne survienne subitement l'unification. L'unification a uniquement joué le rôle de catalyseur pour ce que Sigrid Weigel a nommé "la volonté nationale ou la volonté nationaliste" (36). Et manifestement, ce désir avait déjà marqué les années 1980. Dans cet article, je tenterai de démontrer que ce désir de rétablir une culture nationale est observable dans la confusion des discours et dans le débat sur l'esthétique. Je chercherai donc à repérer les traditions auxquelles se rattachent ces deux phénomènes, ainsi que leur fonction commune. À cet effet, j'anticipe que la propagation de la confusion des discours est attribuable aux intellectuels de la nouvelle droite, qui sont les premiers à profiter du gommage des frontières imaginaires entre la gauche et la droite. Quelques remarques préliminaires au sujet de la parité des fonctions de ces deux phénomènes semblent nécessaire. La fonction commune, qui consiste surtout à restituer des valeurs nationales sans égard à la responsabilité historique de l'époque nazie, n'est pas délibérée: il n'est donc pas question ici d'une conspiration d'une quelconque "mafia." Il faut plutôt penser à une suite d'événements plus ou moins indépendants les uns des autres (le discours, c'est justement cela), qui ont pourtant des ressemblances et qui créent une dynamique, que l'on qualifie après-coup de *Zug der Zeit*, le trait de l'époque. Voilà donc que revient sur ses traces la roue hégélienne de l'histoire, dont la progression et la direction nous affectent tous. Lorsque de tels événements montrent des ressemblances quant à leur but réel et caché, il devient clair que l'on est en présence de courants, peut-être même d'un *Zeitgeist*. Et l'on aurait raison de s'inquiéter, car il dérive vers la droite.

Le thème abordé ici pourrait en apparence se diviser en deux thèmes: d'une part, la confusion des discours, qui accompagna les premières heures de l'Allemagne unifiée, d'autre part, le rapport entre l'esthétique et le pouvoir dans

la littérature, dont les pages culturelles des journaux ont traité dernièrement. Le titre "L'esthétique et le pouvoir" se réfère au débat sur la littérature, préambule à l'unification allemande de 1990, où l'on discuta du rôle futur que devait jouer la littérature dans la "nouvelle" société réunifiée, mais où l'on regarda et apprécia de nouveau les deux littératures allemandes d'après-guerre. Les deux phénomènes ont des liens évidents. Ces deux thèmes, que l'on pourrait certes traiter séparément, se rapprochent pourtant en un point central: leur visée. Le gommage des frontières entre la droite et la gauche et l'appel prétendument nouveau d'une esthétique littéraire pourtant ancienne partagent une même fonction. Ma thèse principale est que cette fonction commune est la restitution d'une pensée et de valeurs nationales qui, des deux côtés du Mur mais de diverses façons, furent marginalisées, sinon tabouisées.

Dans cette optique, il n'est donc pas étonnant que le débat lancé par l'article de Botho Strauß ait été cité en exemple. Ce débat a bel et bien ramené à la conscience collective allemande (et internationale) l'existence d'une "droite intellectuelle," qui avait perdu la bataille dans un premier temps lors de la querelle des historiens, le *Historikerstreit*. En France, où la Nouvelle Droite érigée par Alain de Benoist fait partie du quotidien politique depuis la fin des années 1960, l'on se demande, inquiet, si le "retour des valeurs" et le "réveil du nationalisme" en Allemagne sont une "attitude protestataire ou [un] véritable mouvement de pensée" (1995). Lucas Delattre, pour qui ce débat se révèle de la même importance que la querelle des historiens, en vient à cette conclusion: "On aurait pourtant tort de surestimer l'influence outre-Rhin des intellectuels sur le débat public." En effet, selon lui, les intellectuels allemands ne jouissent pas de la même influence que celle qu'exercent chez-eux les intellectuels français. Mais ce qui compte n'est pas tant la quantité que la qualité. Car même si la droite allemande est extrêmement loin de la barre des 30%, et qu'en vérité, ce sont les Verts qui ont actuellement le vent dans les voiles, il est intéressant de remarquer que d'anciens gauchisants passent sans problème à droite, alors que l'inverse est peu courant. C'est pourquoi nous ne désirons pas tant discuter ici de la droite que plutôt du mouvement politique et esthétique de la gauche migrante.

## 2. INTRODUCTION À LA CONFUSION DES DISCOURS DANS LE MILIEU LITTÉRAIRE ET CULTUREL

Surtout depuis 1990, le rapprochement entre la "droite" et la "gauche," tant sur le plan culturel que sociologique, rend aux yeux de tout un chacun le discours chaotique. Il va sans dire que ce supposé chaos est doté d'une histoire et d'une structure, et dont on peut même décrire le système si l'on s'appuie sur la théorie du chaos. Cette théorie est caractérisée par la détermination du hasard: le discours chaotique est structuré en fonction de déterminants qui opèrent en réduisant tout ce qu'ils rencontrent à des antagonismes et, d'autre part, en niant les ressemblances structurelles existantes. Dans l'espace littéraire et culturel, le

gommage des frontières entre la gauche et la droite se fait vivement ressentir dans trois phénomènes particuliers:

1. des intellectuels de l'Allemagne de l'Ouest, qui se déclareraient autrefois de gauche, ou du moins étaient perçus comme tels, traitent à présent de thèmes qui, traditionnellement, intéressaient surtout la droite. Et la forme de leurs discours tend aussi au droitisme. C'est là un phénomène qui avantage la droite et la revalorise;
2. les discussions sur les deux littératures allemandes: elles prirent d'abord la forme d'une querelle sur la littérature, où les littératures de la RDA et de la RFA furent réévaluées. Suivit aussitôt un débat concernant la participation active de certains écrivains de l'Est et de l'Ouest dans la *Stasi*.<sup>2</sup> Ces débats sont précisément un "débat sur l'esthétique" (cf. Mayer-Iswandu 1994);
3. les critiques de l'Ouest soupçonnent de plus en plus les intellectuels de l'Est de prôner des valeurs de droite, plutôt que de gauche (cf. Herzinger 1993 sur Christa Wolf, Heiner Müller et Volker Braun). C'est ce qui nous permettra de montrer les ressemblances entre la gauche et la droite remontant à la République de Weimar, mais jusqu'ici niées.

Les trois phénomènes ont ceci en commun qu'ils maintiennent la division entre l'Est et l'Ouest — ce qui d'ailleurs n'a rien d'étonnant, puisque pendant quarante ans, les deux États ont évolué dans des systèmes socio-politiques diamétralement opposés. Alors que le fossé se creusait malgré l'unification, une nette séparation des rôles s'instaura: les accusateurs à l'Ouest, les accusés à l'Est et à l'Ouest. Certaines publications en provenance de l'Est étaient mises en accusation, ou alors utilisées comme prétexte pour s'en prendre à des publications en provenance de l'Ouest peu appréciées, et ainsi les achever à coup sûr. Cela ressort clairement dans les liens entre les points deux et trois, auxquels il faut principalement joindre les termes de "totalitarisme" et d'"antifascisme"; malheureusement, ce sujet est trop vaste pour être traité dans cet article (cf. Grunenberg 1990, 1994; Kraushaar). Ce qui suit porte donc uniquement sur les points un et deux.

### 3. LA CONFUSION DES DISCOURS CHEZ LES INTELLECTUELS DE L'OUEST

La confusion des discours se retrouve chez les intellectuels gauchisants, ou du moins perçus comme tels par le milieu littéraire, et se caractérise principalement par l'adoption d'une rhétorique et de modes de pensées empruntés à la droite. En règle générale, seuls les intellectuels de l'Ouest prennent part à ce phénomène: je nommerais à titre d'exemple Hans Magnus Enzensberger, Martin Walser, Peter Schneider et Botho Strauß. C'est ici que les malentendus surgissent, car il n'est

pas du tout facile de comprendre qui se plaçait où, et quelle influence cela peut avoir sur la distance supposée entre la gauche et la droite — il pourrait d'ailleurs s'agir de la distance entre les deux extrémités d'un demi-cercle, comme le conçoit Alfred Grosser, et non d'une ligne droite.

Il est déjà arrivé, par le passé, que des intellectuels transgressent le tabou qui défendait la migration de la gauche vers la droite, pour décrire simplement un phénomène complexe. Si le gommage des frontières ne cesse de croître depuis le tournant, il existait tout de même avant la chute du Mur, bien qu'on n'y voyait que des cas isolés. "Le discours gauchisant des thèmes droitistes" (le sens de cette expression deviendra bientôt clair), qui glissait toujours plus à droite, s'est fait entendre en République fédérale même avant l'unification. Ainsi, la carrière de Martin Walser mériterait une étude à elle seule. En l'espace de quelques années, Walser est passé de sympathisant du DKP à sympathisant du CSU; il fut également le premier à "parler de l'Allemagne" ("Über Deutschland reden," titre de son discours de 1988). La façon de Walser d'aborder son sujet avait même laissé perplexe le journal conservateur *Frankfurter Allgemeine Zeitung* (d'après la critique parue dans ce journal de sa nouvelle *Dorle und Wolf*; Fuld). Mais le cas des auteurs tels que Hans Magnus Enzensberger, Peter Schneider et, une fois de plus, Botho Strauß, a clairement démontré que ce n'est pas l'unification qui a engendré la redécouverte des valeurs nationales (cf. Steinfeld/Suhr; Peitsch). Elle remonterait plutôt au "geistig-moralische Wende" ["tournant spirituel et éthique"] du début des années 1980, lors de la querelle des historiens, dont la querelle sur la littérature a repris la dimension téléologique (cf. Mayer-Iswandu 1995). Mais on refuse de voir en ces évolutions du passé des évolutions de gauche à droite (pensons à Enzensberger), l'on préfère les considérer comme un exemple du passage du moderne, encore redevable à la tradition de l'*Aufklärung*, au postmoderne — c'est ce qu'alléguait Rolf Warnecke, par exemple (Warnecke; voir Greiner 1995a, b).

L'article de Botho Strauß, "Anschwellender Bocksgesang," publié pour la première fois dans le *Spiegel* au début de 1993, et plus tard dans *Der Pfahl* ainsi que dans *Die selbstbewußte Nation*,<sup>3</sup> fournit l'exemple le plus célèbre de la "Unübersichtlichkeit" ("imbroglio"), qui est sur toutes les lèvres. Nous reviendrons à ce terme. Dans cet article, Strauß fait le point sur la situation contemporaine de l'Allemagne. Pour ce faire, il emploie aux côtés de sa rhétorique habituelle, une rhétorique ressemblant étrangement à celle de certains journalistes droitistes et conservateurs aux tendances nationalistes. Il n'est ni

3 Première parution dans *Der Spiegel*, 6/1993, p. 202-206, ensuite publié intégralement dans *Der Pfahl. Jahrbuch aus dem Niemandsland zwischen Kunst und Wissenschaft VII*, München: Matthes & Seitz, 1993, p. 9-25. Publié une nouvelle fois dans Heimo Schwillk et Ulrich Schacht (éd.), *Die selbstbewußte Nation. "Anschwellender Bocksgesang" und weitere Beiträge zu einer deutschen Debatte*, Frankfurt: Ullstein, 1994.

2 Par exemple Heiner Müller, Christa Wolf, Sascha Anderson, Hermann Kant et, en ce qui concerne l'Ouest, Bernd Engelmann.

possible ni souhaitable d'examiner ici cet article en détail. On en retiendra cependant le *telos*, préfiguré dans les références de Strauß aux théoriciens et écrivains de la révolution conservatrice de la République de Weimar. Le débat animé qui entoura cet article a relevé la filiation entre Strauß (Leicht), Oswald Spengler, Ernst Jünger, Stefan George et Martin Heidegger; si l'on ajoutait à cette liste les *Jungkonservative* ("jeunes conservateurs") d'aujourd'hui, la boucle serait bouclée (selon Vogel). De cette façon, Strauß réhabilite les deux courants, soit la révolution conservatrice de la République de Weimar et les *Jungkonservativen* d'aujourd'hui, qui, de leur côté, prônent l'idée d'une nation fière. L'intention de cet article devient alors manifeste: comme le supposait déjà Jürgen Busche lors du débat sur l'esthétique, "ce n'est tant l'esthétique que l'âme allemande qui doit sortir de sa minorité." Et l'on ne peut douter de cette intention si l'on sait que Strauß fit paraître cet article dans *Die selbstbewußte Nation*. Ce livre, édité par Heimo Schwilk et Ulrich Schacht, rassemble des articles écrits par les représentants de la droite que seraient, selon le *Spiegel*, Strauß, Nolte, Zitelmann et vingt-cinq autres intellectuels. Ici encore, Nolte, qui avait déclenché la querelle des historiens en 1986, "joue avec les concepts de gauche et de droite jusqu'à ce qu'ils aient perdu toute signification. À la fin de ce petit jeu, le lecteur ne sait plus qu'une chose: c'est la 'gauche' qui porte la 'responsabilité' du fascisme," écrit le *Spiegel* (Doerry).

Grâce à l'article de Strauß, la supposition selon laquelle les notions de "droite" et de "gauche" ne sont plus représentatives du paysage politique depuis la fin de la guerre froide a non seulement connu un nouvel essor, mais a surtout gagné en précision. Cependant, le philosophe italien Noberto Bobbio a exprimé l'avis contraire dans son livre souvent cité *Rechts und Links — Gründe und Bedeutungen einer politischen Unterscheidung* (voir aussi Hofmann 1994b). Il faudrait, selon lui, conserver ces deux notions, non pas en les assimilant à la polarité "progress-conservatisme," comme il est de coutume, mais en les distinguant sur la base de leur égalitarisme.

Strauß traite également des concepts de la "gauche" et de la "droite" dans son article, mais avec une étonnante naïveté: se dire de gauche serait forcément gauche, car la gauche, selon lui, "est depuis toujours un synonyme de fausse route" (Strauß 203). Alors qu'être de droite serait "recht" ("comme il faut," "droite") et donc "richtig" ("fondé"). D'autre part, Strauß fait une distinction entre le "nous" et les "autres." Sous sa plume, comme cela s'est déjà fait, le mot "personne" est remplacé par celui de "Volkszugehöriger" ("compatriote"). De plus, il n'admet pas que l'on raille l'éros, les soldats, l'Église, la tradition ou l'autorité (Strauß 203). Et le comble, c'est que Strauß se permette de vénérer que les étrangers soient les bouc-émissaires, et ce, avec un élan quasi-religieux, au moment même où les maisons de réfugiés se faisaient réduire en cendres. Il s'exprime ainsi: "Le bouc émissaire, en tant que victime de la violence fondatrice [*sic!*], ... n'est jamais seulement l'objet de haine, il est aussi l'être vénéré, car il

recueille en lui la haine unificatrice et libère ainsi de son joug toute la communauté" (Strauß 205). Continuant sur sa lancée, Strauß "honore" les étrangers en flammes en les nommant "creuset métabolique" (Strauß 205). La logique ne peut plus suivre lorsque Strauß entrevoit une droite "pure" qui, précise-t-il, serait aussi éloignée du néo-nazisme que les amateurs de foot le sont des Hooligans. Est-ce à dire que Hitler n'a été qu'un accident de parcours? Même le reporter économique conservateur du *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, Hans D. Barbier, a qualifié de "anschwellende Zumutung" ["déclaration inconsciente et incendiaire"] le sentimentalisme nationaliste du jour, ou, selon l'expression de Gunter Hofmann, la vision d'un "conservatisme sans tache. Réfléchir à l'Allemagne, sans Hitler" (Hofmann 1994a). Strauß livre subtilement ses slogans à une droite qui se réjouit de pouvoir le compter parmi ses partisans. Ainsi, Karlheinz Weißmann, dans un article publié dans le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, se plaît à qualifier le groupe de la nouvelle droite et lui-même de nouveaux conservateurs, parmi lesquels il range Enzensberger, Strauß, Baring, Nolte, Rainer Zitelmann, et d'autres (Weißmann). Même si Weißmann ne conçoit pas la nouvelle droite comme étant un groupe unifié, il existerait pourtant, selon lui "une certaine unanimité entre des vétérans convertis de groupes d'opposition extra-parlementaires, d'anciens libéraux inquiets, des 'nationalistes normalisateurs' ... et ces jeunes hommes en colère qui s'approprient et utilisent les mots de la révolution conservatrice." C'est ici que Weißmann croit reconnaître "le premier ralliement de l'Allemagne réunifiée" (Weißmann).

Les glissements de gauche à droite que nous avons relevés dans l'article de Strauß ne sont pas passés inaperçus: il en a été question à plusieurs reprises dans le débat qui a suivi la publication de cet article. Mais il me semble encore plus intéressant d'examiner les glissements subtils de gauche à droite, où finalement les deux pôles se rencontrent dans leurs conceptions de l'État. Par principe, Strauß admet que la démocratie est nettement supérieure à toute autre forme de gouvernement, mais il donne à sa conception de l'État quelque chose de solennel et détruit ainsi son compromis avec la démocratie. D'après lui, la démocratie pourra conserver son statut seulement si "nous restons convaincus que seule la réussite économique peut former, lier et éclairer les masses" (Strauß 202). Il en ressort que le devoir de l'État serait de former, lier et éclairer. C'est sur ce point que Klaus Hartung intervient dans le débat, en sommant la gauche de ne plus réduire l'État à un "Dienstleistungsbetrieb," une "entreprise de services" (Hartung 1993) — ce qui est pourtant le sens premier du mot État et l'acception qu'en faisait le maître à penser Thomas Hobbes. Et une fois de plus, c'est à l'État que revient le rôle de renforcer l'identité nationale. Il faut convenir que c'est là une idée plutôt de droite. Cette façon de concevoir l'État fait perdre à l'idée de "nation" son caractère que nous pourrions qualifier d'"inoffensif," et nous amène dans un cadre restreignant où l'État est censé engendrer cohérence et identité. Il ne s'agit donc plus "tout simplement" de la nation dans le sens que lui donne

Dahrendorf — en tant qu'État-nation hétérogène —, mais plutôt d'une nation homogène qui favorise l'identité nationale (Dahrendorf 1990). Or, cette conception de la nation avait déjà été démythifiée par Ernest Renan à la fin du siècle dernier dans son célèbre discours "Qu'est-ce qu'une nation" (Renan). Strauß réclame les valeurs nationales, car sans elles, l'Allemagne vivrait, moralement parlant, au-dessus de ses moyens. Telle était, d'après son analyse, la situation de l'ancienne RFA, ce qui expliquerait la forte xénophobie d'aujourd'hui.

En accord implicite avec Strauß, Klaus Hartung propose de répondre à l'état de la question (soit la réémergence de thèmes anciens) en s'opposant au monopole de la droite sur le thème de la nation, puisque ce thème serait de toute façon à l'ordre du jour. La gauche aurait commis une grave erreur en passant ce thème sous silence, car dorénavant, toujours selon Hartung, "nous" ne pouvons nous passer de la "nation." En soi, cela ne constitue pas un revirement politique à la manière de Botho Strauß, mais le glissement de gauche à droite s'opère dans la conception qu'a Hartung de l'État: d'un "Dienstleistungsbetrieb," il devient pourvoyeur d'identité nationale. La position de Wolfgang Kowalsky et de Wolfgang Schroeder est très différente; dans leur introduction au livre *Linke, was nun?*, ces deux intellectuels traitent du thème de l'État-nation de façon plus sobre, si on les compare à Strauß. Ils concèdent que la gauche doit effectivement s'intéresser à l'État-nation, mais proposent que "une conscience nationale éclairée doit, de nos jours, se baser sur la constitution et le patriotisme social" (Kowalsky/Schroeder 13). Le thème de la nation est donc actuel, et les discussions qui en découlent ont presque toujours une connotation ethnique. Alors qu'autrefois, l'idée d'État-nation était indissolublement liée à la défense des droits civiques, ce concept a manifestement été remplacé par des questions portant sur l'"identité," ou même la fierté nationale ou de semblables surenchères déplacées qui font très peu avancer le débat. Dahrendorf, lui, fait bande à part en insistant inlassablement sur le fait que "seul un État-nation hétérogène est apte à protéger les droits civiques, car tous peuvent y participer" (Dahrendorf 1994, 753). Catégorique, il se réfère à la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie, la Belgique, le Canada et l'Espagne, et met en évidence que "le plus grand des dangers qui menace l'État-nation, et donc le lien unissant le droit et la liberté, est la nation. ... La nation homogène (pensons à la purification ethnique) est, dans un monde tendant à l'anomie, une force vive" (Dahrendorf 1994, 760).

Si, d'autre part, le discours national d'avant l'unification se limitait bel et bien au désir de voir apparaître un État-nation, et si d'autre part Botho Strauß se qualifiait comme "écrivain rêvant à la nation, à qui pèse l'absence d'un État-nation" (Steinfeld/Suhr 348) dès le milieu des années 1980, alors, en toute logique, l'accession à l'État-nation en 1990 aurait dû pleinement satisfaire ce désir. Ce fait démontre bien que, pour le discours intellectuel sur le thème de la Nation, il ne s'agit pas "simplement" de l'État-nation, mais également

d'homogénéité, d'exclusivisme et d'identification totale avec le "nôtre." Sous-jacent au discours sur l'homogénéité, la conception selon laquelle l'État devrait engendrer une cohérence est la clef de voûte de ce discours. Contrairement à l'article de Klaus Hartung, celui de Strauß s'avère parfaitement limpide, quoiqu'on veuille y voir le nec-plus-ultra de ce terme ressassé: la "Unübersichtlichkeit" ("l'imbroglia"). La visée et l'intention de l'article de Strauß n'ont finalement rien d'équivoque, ni d'inédit.

Le terme même de "Neue Unübersichtlichkeit" ("nouvel imbroglia"), incontournable pour tout article abordant notre sujet, n'est pas nouveau. Il remonte notamment à un court texte de Jürgen Habermas, publié en 1985, qui mérite notre attention. Dans ce texte, Habermas examine le rapport entre histoire et utopie. Selon lui, la fin du 20<sup>e</sup> siècle aurait vu la perte du rôle exemplaire de l'histoire: dès lors, on aurait renoncé à s'y référer pour solutionner les problèmes du présent (1). On constate aujourd'hui que cette affirmation s'avère très juste dans le cas de l'Allemagne unifiée, aux prises avec deux passés distincts qui, pour différentes raisons, constituent des exemples à ne pas suivre. D'après Habermas, un "présent authentique" est caractérisé par la réunion de la tradition et de l'innovation. Mais le monde moderne ne se référerait qu'à lui-même: on voudrait à tout prix arracher à ses propres expériences des principes normatifs. Ceci aurait apporté un changement décisif au *Zeitgeist*, soit la confluence de deux courants de pensée contraires, mais ayant un rapport de causalité, et qui, en fait, s'enchevêtraient: la pensée historique et la pensée utopique.

Habermas constatait déjà en 1985 un épuisement de l'énergie utopique, qui se serait par la suite extirpée de la pensée historique. À présent, si l'on considère l'affirmation que Habermas a faite en 1993, selon laquelle le plus grand mal surgi de la fin de la RDA aurait été la dévalorisation de l'utopie socialiste du fait d'une "pratique inhumaine,"<sup>14</sup> cela voudrait dire que, en suivant sa logique, la disparition effective de l'utopie aurait nécessairement entraîné sa disparition de la pensée historique. Cela pourrait expliquer le retour de l'histoire, c'est-à-dire la reprise par les gauchisants ayant cru à l'utopie socialiste d'un thème jusqu'alors révélateur du nationalisme de droite, la "nation." Posons la question autrement: l'utopie serait-elle une force tournée vers l'avenir aux côtés de la continuité historique? Seule l'histoire aurait tendance à se répéter: si nous délaissions l'utopie, il ne reste qu'à revivre le passé. Pourrait-on ainsi concevoir

4 "Cet 'état ouvrier et paysan,' par sa rhétorique politique et pour se légitimer, a dénaturé des idées progressistes; de par ses pratiques inhumaines, il a désavoué de façon éhontée ces idées et les a ainsi totalement discréditées." Habermas craint que "cette dialectique du discrédit soit encore plus désastreuse pour l'hygiène spirituelle de l'Allemagne que ce ressentiment accumulé de cinq ou six générations d'obscurantistes anti-*Aufklärung*, antisémites, faux romantiques, et Allemands avant tout" (Jürgen Habermas dans une lettre à Christa Wolf, Wolf 143-44). Curieusement, Habermas s'étonne que les intellectuels de l'Est aient été irrités par cette phrase.

l'histoire et l'utopie comme étant deux contrepoids? Heiner Müller le confirme d'une étrange façon lorsqu'il dit: "Si nous croyons à notre avenir, nous n'avons pas à craindre notre passé" (Müller 1986, 186). Le cas de Botho Strauß illustre cette pensée dialectique. À la recherche de l'esthétisme pur, il se tourne vers la "Phantasie des Dichters" ("l'imagination poétique"): l'imagination de la gauche parodierait selon lui l'Histoire sainte (soit la pensée utopique), alors que l'imagination de la droite rejeterait en bloc toute utopie, pour rechercher le "Wiederanschluß an die lange Zeit," (la "réinsertion sur la ligne du temps") (Strauß 204). Grâce à lui, les catégorisations deviennent on ne peut plus claires: à gauche, l'utopie, et à droite, l'histoire. Et l'histoire équivaldrait à l'imagination poétique, selon Strauß, qui se base sur la pensée de Hölderlin. Ce qui nous mène au second point: la relation entre l'esthétique et le pouvoir.

#### 4. L'ESTHÉTIQUE ET LE POUVOIR

Dès qu'il est question d'unifier, il est aussi question de séparer. Au niveau culturel, l'unification allemande a débuté par une "chicane de ménage": si auparavant la *Kultur* avait élevé un pont entre les deux États allemands (Muschter, Thomas 1992, 7), cet ensemble a été démantelé par la célèbre querelle sur la littérature. Cette querelle, après avoir détrôné Christa Wolf, a rapidement abordé la question essentielle, à savoir la relation entre la littérature et le pouvoir. Le rôle que la littérature devrait jouer dans la société a également été abordé, une question très pertinente et trop longtemps tue.

Le renvoi de Botho Strauß au conservatisme politique des années 1920 trouve son écho dans le débat sur l'esthétique littéraire. On y a vu Ulrich Greiner, Frank Schirmacher et Karl Heinz Bohrer voulant assujettir la littérature à rien d'autre que l'art pour l'art (Bohrer 1987, 1990 a, b). (Dans le cas de Bohrer, ce désir est depuis longtemps son crédo.) Et avant même que n'éclate la querelle sur la littérature, on eut droit, à l'hiver 1989-90, à un combat médiatique acharné nourri par Günter Grass. Ce dernier utilisa toutes les tribunes imaginables pour faire connaître son opposition à une unification rapide (voir Mews et Mayer-Iswandy 1994). Alors que, dans les années 1980, Martin Walser s'était fait rabrouer à cause de sa défense de l'unification sur la scène intellectuelle, c'était maintenant au tour de Grass de l'être à cause de sa résistance à l'unification. Quand on examine qui, parmi les intellectuels de l'Ouest, s'est trouvé entre deux feux (Grass, Jens, Habermas, etc., qui plaidèrent en faveur d'une confédération) et qui, parmi les intellectuels de l'Est, a eu le même sort (Wolf, Hein, Heym, Müller, etc., qui se prononcèrent contre une unification), cela nous mène à penser que ce sont justement ceux qui ne désiraient pas "se consacrer à la chose nationale" (Hofmann 1994a). Cette "chose nationale" signifiait à l'époque l'unification, mais elle est maintenant reliée au sens et à l'essence de l'identité nationale. Peu après, la querelle sur la littérature débuta lorsque Christa Wolf, choisie comme exemple, fut accusée de n'avoir été qu'une *Staatsdichterin*

(Greiner 1990a) ("écrivaine d'État"). Et après avoir voulu réduire la littérature de la RDA dans son ensemble à une littérature d'État, on se prit également à assimiler la littérature de la RFA à une *Gesinnungsliteratur*, "littérature d'opinion." Wolfgang Emmerich fit remarquer avec justesse que toute la littérature engagée se faisait critiquer, et avec elle, l'ensemble de la littérature non-conformiste de la RFA (61). Et Jürgen Busche précisa que quiconque "veut se débarrasser avec éclat de l'esthétique d'opinion [*Gesinnungsethik*] ne désire rien d'autre que de créer une nouvelle opinion publique." Car il ne s'agissait pas d'écarter, selon des critères esthétiques, la *Gesinnungsethik*, mais bien de critiquer l'opinion erronée. Et s'il existe une opinion erronée, c'est qu'il existe, nécessairement, une opinion juste. En outre, le débat sur l'esthétique, c'est-à-dire le débat sur l'engagement, le rôle et la fonction des intellectuels et de la littérature dans la société de l'Est et de l'Ouest (il n'y a pas lieu ici de peindre en détail ce débat: d'une part, un bon nombre de textes l'ont déjà fait, et, comme l'a démontré Antonia Grunenberg, ce débat est la réplique de la querelle qui a suivi la fin de la guerre entre les tenants de l'exil et ceux de l'émigration intérieure; Grunenberg 1990 et 1994, 49) peut être facilement traité en deux parties téléologiques: le pouvoir sur le passé et le pouvoir sur l'avenir.

#### 5. LE POUVOIR SUR LE PASSÉ

Nous entendons par là quel regard historique sera porté sur la littérature des deux Allemagnes. Alors qu'au jour de l'unification la plupart des journaux se penchaient sur la littérature de la RDA, Frank Schirmacher, de son côté, proclamait la fin de la littérature de la RFA. Ulrich Greiner s'empessa d'en faire autant: les deux hommes voulaient en effet démontrer que la littérature de la RFA était non moins une "littérature d'opinion" (1990b) que celle de la RDA. Reinhard Baumgart exposa la situation de la façon suivante: "Il s'agissait du rapport entre la société et la littérature, entre la morale et l'esthétique, donc aussi de toute la littérature de la RFA" (73). Et cette querelle avait un dessein. D'après Jürgen Busche, il s'agissait nommément "de réduire un peu plus le champ d'action de la morale." Et Greiner de sommer les littérateurs de mettre fin au "mariage de raison" entre la littérature et la morale (1990b).

Mais cela n'apaisa nullement la verve politique de ce débat. Bien au contraire, la portée réelle de cette querelle n'aurait dû être un secret pour personne, puisqu'elle était ouvertement proférée; étonnamment, elle est passée inaperçue. Le débat avait à peine commencé lorsque Ulrich Greiner écrivit dans *Die Zeit*: "Il en va de l'interprétation de la littérature du passé et de l'imposition d'une vision. Ce n'est pas une question théorique, car celui qui décide de ce qui a été décidé de ce qui sera" (1990b). C'est donc une question de pouvoir, et plus précisément, comme l'a écrit Klaus Hartung, du "pouvoir de redéfinir ce que l'on devrait considérer normal" (1994, 85). On reconnaît ici la structure de la querelle

des historiens. C'est pourquoi il est légitime de surnommer la querelle sur la littérature "une deuxième querelle des historiens mettant en scène, cette fois, l'Allemagne réunifiée" (Heidelberger-Leonhard 74), ce qui a l'avantage de donner à la querelle sur la littérature un nouveau contexte. Les enjeux sont la détermination de ce qu'est l'histoire (littéraire), ainsi que le pouvoir de constituer le canon littéraire et lui donner sa signification. Sur ce point, il est très intéressant de voir ce que contient le canon littéraire de la RFA: d'après Schirmacher, la littérature de ce canon aurait les mêmes visées que celles du Groupe 47, c'est-à-dire "un des centres de production de la conscience de la République fédérale." De plus, "la scène littéraire de 1990 et celle de 1960 sont interchangeables: Grass ou Böll, Johnson ou Peter Weiss, Walsen ou Jens, Rühmkorf ou Erich Fried" (Heidelberger-Leonhard 74).

## 6. LE POUVOIR SUR L'AVENIR

La deuxième partie du débat sur l'esthétique lance un appel à une "nouvelle" esthétique.<sup>7</sup> Après le chant du cygne des deux "littératures d'opinion" allemandes (qui constituaient le canon), on exigea, selon la règle de l'alternance, une autre littérature, c'est-à-dire une littérature des "Belles Lettres." Les ébauches de cette autre littérature étant quelque peu vagues, il n'y a que l'induction à partir des textes ayant fait l'objet de critiques qui puisse nous permettre d'imaginer la littérature de demain. Greiner établit, un peu au hasard, une liste de ce qui appartient à la *Gesinnung*: "[la] morale bourgeoise, la pensée s'articulant autour des classes sociales, les objectifs humanitaires, et depuis peu l'apocalypse écologique," "la lutte contre la restauration, le fascisme, le cléricanisme, le stalinisme" (Greiner 1990b), bref, tout et rien. Ce que Greiner cherche à cerner est probablement ce qui, pour Baumgart, constitue un trait allemand: le *Sendungsbewußtsein* (Baumgart), la "vocation." Si l'on regarde le canon littéraire depuis 1945 dressé par Schirmacher, ce qui saute aux yeux, ce n'est pas tant l'écrasante majorité des hommes (ce qui ne nous surprend guère),<sup>8</sup> mais c'est surtout l'absence totale de la littérature des minorités. D'ailleurs, Peter Uwe Hohendahl l'avait déjà fait remarquer (Hohendahl). Cette absence fait réfléchir parce qu'elle équivaut à une rationalisation totalement anachronique d'une littérature pourtant toujours plus hétérogène. Et c'est précisément l'exclusion de la littérature des minorités du canon littéraire qui marque le passage au discours

national. Mais Schirmacher prétend au contraire s'en distancier lorsqu'il réfute avoir parlé, "à la fin des deux littératures allemandes, d'une nouvelle littérature nationale organique." Selon ses dires, il aurait "au contraire" prôné une esthétique littéraire avec laquelle on ne peut "construire une société ou bâtir un État" (Hohendahl). Sur sa liste, Thomas Bernhard et Paul Celan figurent comme les deux auteurs de langue allemande les plus significatifs de l'après-guerre: "leur 'je' littéraire n'invite pas l'identification du lecteur, il n'est rien d'autre que lui-même." Nous revoilà donc à l'art pour l'art.

Il est également intéressant de se reporter au contexte de l'appel à une "nouvelle" esthétique, car ici aussi, la gauche et la droite s'enchevêtrèrent. Wolfram Schütte l'avait déjà remarqué lorsqu'il écrivit que la haine et le sarcasme que l'on retrouve dans les débats (et particulièrement à leurs débuts) pouvaient être ramenés à la haine de soi-même due à une position intellectuelle déçue "qui cible maintenant une littérature postmoderne, postpolitique et libre de toute morale" (259). C'est ainsi que l'engagement et la morale seraient "de gauche," alors que le contraire serait "de droite." Mais le terme "engagement" a une polysémie évidente sur laquelle Lothar Baier s'est penché. La liste des malentendus en découlant n'a pas débuté avec le terme sartrien de littérature engagée, mais, selon Baier, le mot français "engagement" a été compris dans le sens de "prise de position" invariablement en faveur de la "gauche," et la "gauche" associée au "socialisme," comme l'ont illustré les protagonistes du débat sur l'esthétique (1993, 31-55).<sup>7</sup> Ainsi, on a tôt fait de donner à la littérature engagée une couleur politique suspecte et de lui accolier l'adjectif "trivial." Cela a grandement influencé l'utilisation de ce terme sartrien, particulièrement en Allemagne de l'Ouest, et est toujours présent lorsque "engagement" est censé vouloir dire "être partisan." D'autre part, la littérature engagée a aussi été élevée en exemple, au même titre que le fait de prendre position, et toutes les autres formes de littérature, par contrecoup, étaient décriées sous prétexte qu'elles étaient de l'art pour l'art (Grass 1987, 155). D'après Jurek Becker, tout ce qu'on voulait retrouver dans la littérature de la RDA, c'est-à-dire une soi-disant requête, une prise de position, une capacité à déstabiliser, n'était pas recherché dans la littérature de la RFA: "l'engagement était certes enduré, mais était en fait secrètement considéré comme dégoûtant" (21, 27). Lorsque Grass quitta le SPD, Greiner se réjouit à l'idée d'une nouvelle littérature non-utopique "enfin libérée du carcan de l'esthétique de l'opinion" (1993). Éloignée de tout concept extra-esthétique, la littérature, toujours selon Greiner, pouvait enfin devenir ce qu'elle devrait être, c'est-à-dire rien d'autre qu'elle-même. Si nous reprenons l'analyse de Habermas (selon laquelle l'histoire et l'utopie s'imbriquent) et que

5 Reinhard Baumgart et Ulrich Schmidt traitent en profondeur des articles de Greiner et de Schirmacher.

6 Seulement deux femmes, Ingeborg Bachmann et Brigitte Kronauer, y figurent. Pourtant, en 1962, on put voir deux femmes, au côté d' onze hommes, sur la page frontispice du *Spiegel* (1962-24-10) lorsque celui-ci traita du Groupe 47 (en plus d'Ingeborg Bachmann, Ilse Aichinger).

7 Voir aussi Winkels 1995, qui voit dans les écrits de Baier "ein Dokument trotzigen linken Verteidigungswillens" ("un document de l'obstination d'une gauche cherchant à se défendre"); voir aussi Mayer-Iswandy 1994, 148-49.

nous comprenons l'utopie dans son sens général (et non comme une utopie socialiste), notre conclusion serait que si la littérature n'a plus droit à l'"utopie," c'est-à-dire au non-lieu, elle n'a plus d'histoire. Et une littérature sans histoire est justement la littérature souhaitée. Cela démontre donc que l'histoire ne fait pas automatiquement partie de l'histoire. Lorsque Botho Strauß recherche une "réinsertion sur la ligne du temps" et un nationalisme sans tache, alors l'histoire ("la ligne du temps") exclut l'époque 1933-45. Et lorsque Greiner souhaite que l'utopie sorte de la littérature pour qu'une littérature sans histoire émerge (rappelons-nous la liste des équivalences morales de Greiner), "histoire" signifie sans doute l'époque 1933-45. Et voilà leur point en commun: l'on devrait, selon Strauß et Greiner, passer outre cette époque. Cela nous amène à dire qu'il faut au moins établir des distinctions claires entre la littérature tendancieuse et la littérature engagée, et ce, non seulement pour mettre un peu d'ordre dans le débat sur l'éthique et l'esthétique, mais surtout pour pouvoir comprendre les différences dans les évolutions littéraires et esthétiques de la RFA et de la RDA ainsi que leurs diverses phases en tenant compte des discontinuités.

Qui plus est, l'appel à une esthétique pure n'est pas si nouveau. Hohendahl, avec raison, juge "démodée" la dichotomie entre l'"esthétique d'opinion" et l'"esthétique pure": en effet, cette dichotomie se base sur la théorie esthétique de la modernité (132). Hohendahl signale que, dans la discussion portant sur la postmodernité, l'accent qui est mis sur l'autonomie de l'art est étroitement lié à l'histoire de la modernité. Peter V. Zima le confirme dans son livre *Literarische Ästhetik*, où il considère que les discussions esthétiques les plus influentes des études littéraires modernes ont pour objet réel l'esthétique hégélienne. La prémisse de Zima est que la base de toute esthétique est le rapport entre le niveau de l'expression et le niveau du contenu, bref entre le signifiant et le signifié. Le théorème hégélien de l'hétéronomie place l'idée devant la forme, alors que le théorème kantien de la transparence et de la différence entre le sujet et l'objet pense le dualisme (Kant 83). La linguistique moderne a repris le concept du dualisme: en effet, les niveaux de l'expression et du contenu sont tous deux régis par leurs propres règles, un constat évident de nos jours. La conséquence de ce constat est très importante car, toujours selon Zima, on ne peut plus réduire l'expression au contenu, le signifiant au signifié, le comment dire au quoi dire. Ce constat rend difficile la réduction d'une oeuvre polysémique à une unique vision du monde, à une seule idéologie.<sup>8</sup> Pourtant, les deux littératures allemandes, assimilées à des "littératures d'opinion," subissent une telle réduction. Si l'on approfondit notre étude de l'évolution esthétique en se basant sur cette simplification schématique, monosémie vs. dualisme, d'intéressants croisements entre la droite et la gauche apparaissent.

8 Cela semble déjà être une raison valable pour prendre du recul et ainsi observer sous un nouvel angle la littérature de la RDA.

Les *Junghelgelianer* ont mis en doute la primauté que Hegel accordait au contenu. Mais malgré cela, c'est grosso modo ce principe qui domina en RDA, c'est-à-dire le tout, la monosémie, la sujétion de l'art à l'idéologie. La réalité et sa représentation devaient être identiques. On passa donc outre aux *Junghelgelianer* pour retourner à Hegel lui-même. À titre d'exemple, le *Junghelgelianer*, poète et esthéticien Friedrich Theodor Vischer avait privilégié le niveau de l'expression, donc la forme. Il découvrit ensuite le comique et le fortuit et proféra alors que le comique était par nature démocratique (511). Bakhtine fut le premier à poursuivre cette réflexion: le comique serait, d'après lui, l'alternative démocratique au sérieux de la noblesse féodale (1979b). Si l'on considère la littérature est-allemande dans cette optique, on s'aperçoit que le comique prenait surtout la forme de la satire, et que l'ironie, qu'elle vise soi-même ou les autres, était particulièrement présente dans la littérature féminine.<sup>9</sup> Si l'on reprend l'affirmation de Wolfgang Iser selon laquelle la RDA était un état socialiste féodal, alors cela explique l'éloignement du comique, lié à l'éloignement de la démocratie (cf. Vischer et Bakhtine). Et si l'on va jusqu'au bout de la thèse de Zima, une littérature monosémique, à caractère idéologique et utopique, deviendrait alors la variante "hégélienne" d'un dualisme sémiotique, tandis qu'une littérature du "plaisir désintéressé" (Kant), une littérature polyphonique et polysémique (Bakhtine) en deviendrait la variante "kantienne" (cette opposition n'était d'ailleurs pas étrangère à Bakhtine, qui établit une distinction entre l'esthétique formelle de Kant et l'esthétique du contenu de Hegel; Bakhtine 1979a). Paradoxalement, le contraire de cette esthétique du contenu permet lui aussi une vision politique des choses qui démontre deux aspects: l'art est délivré de la politique et la politique de l'art.

Schirmacher et Greiner tentent de réaliser ce dernier aspect. Karl Heinz Bohrer tente, quant à lui, de réaliser le premier aspect; en effet, depuis le début des années 1980, Bohrer défend une esthétique éclectique et ésotérique.<sup>10</sup> En tous les cas, il s'agit de séparer la culture et la politique, il s'agit de les délivrer tous deux l'un de l'autre. Mais on ne peut, sur cette seule base, qualifier cette attitude de droitiste. En effet, agir ainsi serait fausement définir la séparation du littéraire et du politique, de l'art et de la société comme étant droitiste; il est bien connu qu'à l'époque nazie, par exemple, l'art tenait lieu de propagande étatique. Ce phénomène est présent dans tous les systèmes totalitaires et dictatoriaux qui pratiquent la censure. Cela a du sens, car la dialectique hégélienne cible le Tout. Il serait beaucoup plus constructif d'observer à quels moments historiques

9 Imtraud Morgner est sans aucun doute la première qui nous vient à l'esprit.

10 Selon Hans Dieter Zimmermann, la nationalisation de cette esthétique avait déjà débuté en 1982. Bohrer, à l'époque correspondant du *Frankfurter Allgemeine Zeitung* en Grande-Bretagne, observa le départ de la flotte britannique lors de la guerre des Falkland; c'est de là qu'est née son esthétique de l'état et de la terreur 1992 (134).

sonnèrent des appels à la variante esthétique que constituait une pratique artistique ésotérique. Ces analogies historiques ne permettraient elles non plus de qualifier cette attitude de droitiste (voir Schmidt). Sans vouloir faire une topographie politique des exemples suivants, nous rappellerons la restauration qui suivit la révolution avortée de 1848 (Hohendahl a déjà écrit à ce sujet, 138); l'art pour l'art français à la fin du 19<sup>e</sup> siècle en tant que critique du naturalisme; le formalisme russe des années 1920 où l'autonomie de l'œuvre d'art était une idée centrale; l'art pour l'art de l'Europe de l'Ouest des années 1950 accompagné par la propagation du concept de l'immanence de l'œuvre d'art, par l'*Explication de texte* et par le *New Criticism*. La séparation du littéraire et du politique survint également dès 1947 lorsque l'administration américaine de la zone d'occupation interdit le journal *Der Ruf*: en conséquence, les journalistes allemands de cette équipe délaissèrent leurs activités politiques et publicistes. Désormais, la littérature et la culture étaient censées former une sphère d'activité autonome; les efforts qui suivirent allèrent dans ce sens. Formé clandestinement dans ce contexte, le Groupe 47 se développa malgré tout sur la base de l'"anti-calligraphie" (Heinzmann). Selon Hans Werner Richter, la calligraphie était à mettre au rang de l'esthétique à tout prix, de l'introduction et de l'émigration intérieure (cf. Arnold). Un coup d'oeil sur l'évolution historique des lettres semble démontrer que, souvent, une crise éthique s'accompagne d'une crise esthétique; pour pouvoir reconnaître la tendance politique, on devrait donc donner la primauté au contexte socio-politique.

L'actuel retour à la théorie esthétique moderne doit également être compris politiquement parce qu'il est, de par ses concepts, plutôt obsolète. Albrecht Betz a déjà fait remarquer que la position en soi aristocratique d'un Gottfried Benn était en totale contradiction avec les courants collectifs de l'époque. Il y avait en effet d'un côté la révolution socialiste de Brecht, et de l'autre, la révolution nationaliste d'Ernst Jünger (30). Si le débat sur l'esthétique ne prenait pas la direction du discours nationaliste (comme c'est le cas), l'on pourrait sans aucun doute établir des parallèles avec aujourd'hui: la voie entre la position socialiste, plus faible et plus dépassée que jamais, et la position nationaliste, de plus en plus propagée, serait en fait la voie en soi aristocratique, c'est-à-dire l'art pour l'art. Et c'est sans aucun doute ce que prône Bohrer.

Finalement, il semblerait que la confusion des discours ne soit pas si confuse, mais qu'au contraire (et même si cela peut déplaire), elle rende le tout très clair. En effet, la supposée confusion des discours revalorise la droite, elle qui est la première à propager l'idée que les catégories "droite" et "gauche" n'existent plus (voir Hofmann 1994a). La droite allemande a, elle aussi, découvert la force du verbe et, suivant l'exemple français, elle tente de rallier par l'esprit. Comme l'a dit un néo-nazi, "un mot vaut mieux que mille coups de feu" (Klingst; Wiedemann) le but est une révolution culturelle de droite. Contrairement à ce qui se passe en France, où les intellectuels ont lancé un "appel à la vigilance," étant

donné la dangereuse popularité croissante de la droite, les intellectuels de la République fédérale, tel que Botho Strauß, donnent à la droite (encore marginale) la chance d'être écoutée, en vue et de plus en plus acceptée. Le projet d'en finir avec ces catégories plaît, de toute évidence, à la droite, car il ne s'agit pas d'un échange entre la droite et la gauche, mais plutôt de la réhabilitation des valeurs droitières, comme par exemple la nation et la fierté nationale. Ce discours, auparavant marginal, est maintenant sous les feux des projecteurs. Ceux qui prennent part au débat ont pour objectif de restituer, à une époque où règne l'insécurité et qui a vu la fin de la bipolarité du monde, l'État en tant qu'abstraction. Ceci est le retour d'un phénomène que la République de Weimar connut, et dont Klaus Neumann traite dans *Die Zeit*: "Ce qui unissait les discours de droite et de gauche [dans les années 1920] était une exigence commune: la mise de côté des contingences et le retour à la sécurité des grands projets."

## 7. CONCLUSION

La question se pose: pourquoi cette découverte des valeurs nationales, qui excluent toutes les minorités vivant depuis des décennies en Allemagne? Et ce patriotisme national, que serait en quelque sorte la démarche intellectuelle de Botho Strauß, est-il absolument nécessaire au bon fonctionnement d'un État-nation? Cette idée, selon laquelle tout État-nation (et l'Allemagne unifiée en est maintenant un) doit forcément s'armer d'un patriotisme national, pourrait bien provenir d'une droite avec qui on ne peut construire l'Union européenne. Il doit y avoir des raisons historiques pouvant expliquer que des intellectuels et écrivains prétendument "de gauche" et "de droite" se rejoignent à présent dans leur discours. N'épousaient-ils pas déjà des causes communes sans vouloir l'admettre; cela mérite assurément une étude plus approfondie. L'hypothèse de Hartung ne tient pas: la déviation des discours vers la droite ne peut être simplement l'effet de la nouvelle actualité du thème de la nation. Sinon, on pourrait parler de la nation de telle sorte qu'on ne débouche pas nécessairement sur l'exaltation de l'État. L'on devrait se demander, quelle lumière apporte le terme *Utopieverlust* ("perte de l'utopie"). La fin de l'utopie socialiste et de la croyance quasi-religieuse en l'idéologie laisse un vide derrière elle, du moins pour une partie de la gauche. Et ce vide, semble-t-il, doit à tout prix être comblé, fut-ce par des valeurs nationales. Certes, cette attitude n'est pas sans esprit pratique: elle se retrouve, décrite fidèlement par Günter Grass, Uwe Johnson et Christa Wolf, dans le revirement idéologique à l'Est après 1945.<sup>11</sup> Mais cela ne

11 Dans *Blechtrommel* (Grass), dans *Begleitumstände* (Johnson), et dans *Kindheitsmuster* (Wolf).

L'interchangeabilité des idéologies, possible grâce à leurs ressemblances structurelles (le système autoritaire, par exemple), est toujours exercée dans l'Allemagne d'aujourd'hui, avec sa droite et sa gauche militantes. C'est, selon Wilhelm Heitmeyer, plutôt un échange qu'un changement, parce que les structures autoritaires sont restées les mêmes; voir Pilczek.

veut pas dire qu'il faille effectuer un revirement complet. Tout bien considéré, la réponse à la fin de l'utopie pourrait tout autant être un rejet de l'utopie, des croyances, des représentations simplistes et monovalentes, qui voudraient résorber la complexité parfois insoutenable des choses. À leur place: une différenciation soignée, l'acceptation de la pluralité dans la simultanéité, l'adieu au grand Tout. C'est là une entreprise laborieuse, il est vrai, et irrémédiablement démodée. Dan Diner a dit de notre époque qu'elle était "trop profondément idéologique" (109). Ce à quoi on serait tenté d'ajouter: peut-être avons-nous grandement besoin d'une époque post-idéologique.

Université de Montréal

traduit de l'allemand par  
Isabelle Cousineau et François Michaud

#### Ouvrages cités

- Anz, Thomas, éd. "Es geht nicht um Christa Wolf." *Der Literaturstreit im vereinten Deutschland*. München: Spannenberg, 1991.
- Arnold, Heinz Ludwig, éd. *Die Gruppe 47. Ein kritischer Grundriß*. München: text+kritik, 1987.
- Baier, Lothar. "Scheidung auf literarisch." *Süddeutsche Zeitung* 3 octobre 1990.
- Baier, Lothar. *Was wird Literatur?* Wien: Wespennest, 1993.
- Bakhtine, Michail M. "Das Problem von Inhalt, Material und Form im Wortkutschaffen." *Die Ästhetik des Wortes*. Éd. Rainer Gröbel. Frankfurt: Suhrkamp, 1979. 95-153.
- Bakhtine, Mikhail M. "Rabelais und Gogol. Die Wortkunst und die Lachkultur des Volkes." *Die Ästhetik des Wortes*. Éd. Rainer Gröbel. Frankfurt: Suhrkamp, 1979. 338-48.
- Baumgart, Reinhard. "Der neudeutsche Literaturstreit. Anlaß, Verlauf, Vorgeschichte, Folgen." *Vom gegenwärtigen Zustand der deutschen Literatur*. Éd. Heinz Ludwig Arnold. München: text+kritik, 1992. 72-85.
- Becker, Jurek. *Warnung vor dem Schriftsteller. Drei Vorlesungen in Frankfurt*. Frankfurt: Suhrkamp, 1990.
- Betz, Albrecht. *Exil und Engagement. Deutsche Schriftsteller im Frankreich der Dreißiger Jahre*. München: text+kritik, 1986.
- Bobbio, Norbert. *Rechts und Links — Gründe und Bedeutungen einer politischen Unterscheidung*. Berlin: Wagenbach, 1994.
- Bohrer, Karl Heinz. "Nach der Natur. Ansicht einer Moderne jenseits der Utopie." *Merkur* 8 (1987): 631-45.

- Bohrer, Karl Heinz. "Die Ästhetik am Ausgang ihrer Unmündigkeit." *Merkur* 10/11 (1990): 851-65.
- Bohrer, Karl Heinz. "Kulturschutzgebiet DDR." *Merkur* 10.11 (1990): 1015-18.
- Busche, Jürgen. "Der Zug der großen Zeit." *Süddeutsche Zeitung* 11 août 1990.
- Dahrendorf, Ralf. "Die Sache mit der Nation." *Merkur* 10.11 (1990): 823-34.
- Dahrendorf, Ralf. "Die Zukunft des Nationalstaats." *Merkur* 9.10 (1989): 751-61.
- Deiritz, Klaus, et Hannes Kraus, eds. *Der deutsch-deutsche Literaturstreit oder "Freunde, es spricht sich schlecht mit gebundener Zunge." Analysen und Materialien*. Hamburg: Luchterhand, 1991.
- Delattre, Lucas. "L'Émergence d'un courant intellectuel de droite agite l'Allemagne." *Le Monde* février 24-26 1995.
- Diner, Dan. "Kontraphobisch. Über Engführungen des Politischen." *Kursbuch* 116: *Verräter*. Berlin: Rowohlt, 1994. 109-17.
- Doerry, Martin. "Lehrmeister des Hasses." *Der Spiegel* 42 (1994): 239-43.
- Emmerich, Wolfgang. "Was bleibt? — Nachdenken über die vielgeschmähte DDR-Literatur." *Gegenwart und Vergangenheit deutscher Einheit*. Éd. Günter Eifler et Otto Saame. Wien: Passage, 1992. 61-90.
- Engler, Wolfgang. "Der aufgeschobene Streit." *Die Zeit* 11 avril 1994.
- Fuld, Werner. "Ein Spion mit Selbststörungen." *Frankfurter Allgemeine Zeitung* 14 mars 1987.
- Grass, Günter. "Vom mangelnden Selbstvertrauen der schreibenden Hofnarren unter Berücksichtigung nicht vorhandener Höfe." *Werkausgabe in zehn Bänden*. Vol. 9. Éd. Daniela Hermes. Darmstadt, Neuwied: Luchterhand, 1987. 153-58.
- Greiner, Ulrich. "Mangel an Feingefühl." *Die Zeit* 6 janvier 1990.
- Greiner, Ulrich. "Die deutsche Gesinnungsethik. Noch einmal: Christa Wolf und der deutsche Literaturstreit. Eine Zwischenbilanz." *Die Zeit* 11 février 1990 (également dans Anz 208).
- Greiner, Ulrich. "Kassandra, arbeitslos. Günter Grass verläßt die SPD." *Die Zeit* 1 janvier 1993.
- Greiner, Ulrich. "Der deutsche Bilderstreit." *Die Zeit* 27 mai 1994.
- Greiner, Ulrich. "Die Neunundachtziger." *Die Zeit* 16 septembre 1994.
- Greiner, Ulrich. "Ich will nicht der Lappen sein, mit dem man die Welt putzt." *Die Zeit* 20 janvier 1995.
- Greiner, Ulrich. "Das falsche Gefühl der wahren Empfindung." *Die Zeit* 3 mars 1995.
- Grosser, Alfred. "Linkssein, das ich meine." *Rheinischer Merkur* 21 janvier 1994.
- Grünbein, Durs. "Der letzte Versuch." *Die Zeit* 25 novembre 1994.
- Grunenberg, Antonia. "Das Ende der Macht ist der Anfang der Literatur. Zum Streit um die SchriftstellerInnen in der DDR." *Aus Politik und Zeitgeschichte* (26 octobre 1990): 17-26.
- Grunenberg, Antonia. "Antifaschismus — ein deutscher Mythos." *Die Zeit* 26 avril 1991.
- Grunenberg, Antonia. "Das Unglück der Literatur." *Die Zeit* 8 avril 1994.
- Habermas, Jürgen. "Die Neue Unübersichtlichkeit. Die Krise des Wohlfahrtsstaates und die Erschöpfung utopischer Energien." *Merkur* 39.431 (1985): 1-14.
- Hartung, Klaus. "Die Nation gehört nicht der Rechten." *Die Zeit* 22 octobre 1993.
- Hartung, Klaus. "Dekonstruktionen. Über den Zustand der unbewältigten Gegenwart." *Kursbuch* 116: *Verräter*. Berlin: Rowohlt, 1994. 77-101.

- Heidelberger-Leonhard, Irene. "Der Literaturstreit — ein Historikerstreit im gesamtdeutschen Kostüm?" *Der deutsch-deutsche Literaturstreit*. Éd. Klaus Deiritz et Hannes Kraus. Hamburg: Luchterhand, 1991. 69-77.
- Heizmann, Jürgen. *Die Gruppe 47*. Manuscript non publié. Université de Montréal, 1994.
- Herzinger, Richard. "Die obskuren Inseln der kultivierten Gemeinschaft." *Die Zeit* 6 avril 1993.
- Herzinger, Richard. "Viel deutscher als Helmut Kohl. Die Linke ist nicht antinational, sondern antiwestlich." *Wochenpost* (26 janvier 1995): 34-35.
- Hofmann, Gunter. "Links, rechts und Gorazde." *Die Zeit* 29 avril 1994.
- Hofmann, Gunter. "Das Ideal der Gleichheit." *Die Zeit* 10 juillet 1994.
- Hohendahl, Peter Uwe. "Wandel der Öffentlichkeit. Kulturelle und politische Identität im heutigen Deutschland." *Zwischen Traum und Trauma — Die Nation. Transatlantische Perspektiven zur Geschichte eines Problems*. Éd. Claudia Mayer-Iswandý. Tübingen: Stauffenburg, 1994. 129-46.
- Kant, Immanuel. *Kritik der reinen Vernunft*. Werkausgabe. Bd. 3. Éd. Wilhelm Weischedel. Frankfurt: Suhrkamp, 1990.
- Klingst, Martin. "Ein Netz und viele Spinnen." *Die Zeit* 11 février 1994.
- Kowalsky, Wolfgang et Wolfgang Schroeder. "Linke 200 — Konturen eines Projekts der Moderne." *Linke was nun?* Éd. Wolfgang Kowalsky et Wolfgang Schroeder. Berlin: Rotbuch, 1993. 7-45.
- Kraushaar, Wolfgang. "Die auf dem linken Auge blinde Linke." *Die Zeit* 11 mars 1994.
- Leicht, Robert. "Vom Bockshorn und vom Bocksgesang." *Die Zeit* 10 juillet 1994.
- Mayer-Iswandý, Claudia. "Weiße Schimmel gibt's nicht mehr. Zum Problem der literarischen Ästhetik." *Zwischen Traum und Trauma — Die Nation. Transatlantische Perspektiven zur Geschichte eines Problems*. Éd. Claudia Mayer-Iswandý. Tübingen: Stauffenburg, 1994. 147-63.
- Mayer-Iswandý, Claudia. "Literature between Resistance and Affirmation: Christa Wolf and German Unification." *Postcolonial Literatures: Theory and Practice / Les Littératures Post-Coloniales. Théories et réalisations*. Éd. Steven Tötösy de Zepetnek et Sneja Gunew. Édition spéciale de *Canadian Review of Comparative Literature / Revue Canadienne de Littérature Comparée* 22.3-4 (1995): 813-35.
- Müller, Heiner. *Gesammelte Irrtümer. Interviews und Gespräche*. Frankfurt, 1986.
- Mews, Siegfried. "Günter Grass und das Problem der deutschen Nation." *Zwischen Traum und Trauma — Die Nation. Transatlantische Perspektiven zur Geschichte eines Problems*. Éd. Claudia Mayer-Iswandý. Tübingen: Stauffenburg, 1994. 111-27.
- Muschter, Gabriele et Rüdiger Thomas. *Jenseits der Staatskultur. Traditionen autonomer Kunst in der DDR*. München: Hanser, 1992.
- Neumann, Klaus. "Die Kälte der Moderne." *Die Zeit* 8 mai 1994.
- Peitsch, Helmut. "Wider den Topos vom 'Schweigen.'" *Westdeutsche Schriftsteller zur 'Einheit'.* *Das Argument* 185-190 (1991): 893-901.
- Pilszczek, Rafael. "Die Überläufer." *Wochenpost* (16 février 1995): 44-45.
- Renan, Ernest. "Qu'est-ce qu'une nation?" *Oeuvres complètes*. Vol. 1. Paris, 1947. 887-907.
- Schirmacher, Frank. "Abschied von der Literatur der Bundesrepublik." *Frankfurter Allgemeine Zeitung* 2 septembre 1990.
- Schmidt, Ulrich. "Engagierter Ästhetizismus. Über neudeutsche Literaturkritik." *Vom gegenwärtigen Zustand der deutschen Literatur*. Éd. Heinz Ludwig Arnold. München: text+kritik, 1992. 86-96.
- Schneider, Peter. "Der neue deutsche Grobian." *Der Spiegel* 32 (1994): 165-70.
- Schütte, Wolfgang. [Ein Jahr danach]. "Es geht nicht um Christa Wolf." Éd. Thomas Anz. München: Spangenberg, 1991. 258-59.
- Steinfeld, Thomas et Heidrun Suhr. "Die Wiederkehr des Nationalen. Zur Diskussion um das deutschlandpolitische Engagement in der Gegenwartsliteratur." *The German Quarterly* 62.3 (1989): 345-56.
- Strauß, Botho. "Anschwellender Bocksgesang." *Der Spiegel* 6 (1993): 202-06.
- Vischer, Friedrich Theodor. *Ästhetik oder Wissenschaft des Schönen. Erster Teil: Die Metaphysik des Schönen*. Reutlingen: Carl Mäcken, 1846.
- Vogel, Joachim. "Tragödie eines Einzelgängers." *Der Spiegel* 10 (1993): 236-39.
- Walser, Martin. "Über Deutschland reden. Ein Bericht." *Über Deutschland reden*. Frankfurt: Suhrkamp, 1989. 76-100.
- Warnecke, Rolf. "Kurswechsel eines Intellektuellen. Konsequenz inkonsequent: Hans Magnus Enzensberger." *Vom gegenwärtigen Zustand der deutschen Literatur*. Éd. Heinz Ludwig Arnold. München: text+kritik, 1992. 97-105.
- Weigel, Sigrid. "Zur nationalen Funktion des Geschlechterdiskurses im NS-Gedächtnis." *Zwischen Traum und Trauma — Die Nation. Transatlantische Perspektiven zur Geschichte eines Problems*. Éd. Claudia Mayer-Iswandý. Tübingen: Stauffenburg, 1994. 27-37.
- Weißmann, Karlheinz. "Die Nation denken. Wir sind keine Verschwörer." *Frankfurter Allgemeine Zeitung* 22 avril 1994.
- Wiedemann, Charlotte. "Neue Rechte. Die geistige Machtergreifung." *Die Woche* 19 mai 1994.
- Winkels, Hubert. "Freiheit oder Literatur. Zwei Essaybände von Lothar Baier." *Die Zeit* 3 mars 1995.
- Wolf, Christa. *Auf dem Weg nach Tabou. Texte 1990-1994*. Köln: Kiepenheuer & Witsch, 1994.
- Zima, Peter V. *Literarische Ästhetik. Methoden und Modelle der Literaturwissenschaft*. Tübingen: Francke, 1991.
- Zimmermann, Hans Dieter. *Der Wahnsinn des Jahrhunderts. Die Verantwortung der Schriftsteller in der Politik*. Stuttgart: Kohlhammer, 1992.